



Entretien  
Vincent Josse

# La parole authentique

Propos recueillis par Jean-Christophe Planché

Vincent Josse avance dans la vie et dans son métier avec une grande probité, une profonde conscience du service public, une sincérité totale, une autonomie de pensée et de jugement, imperméable à l'influence des réseaux et des coteries. Il nous plaît à penser que nous partageons tout cela avec lui. C'est notre raison de l'avoir invité dans ces colonnes.

Vincent Josse entre en 1990 à la rédaction de France Inter comme présentateur. En 1993 il rejoint le service Arts, lettres, spectacles de la rédaction avant de présenter de 2000 à 2006 la chronique culturelle de 7h24. Critique théâtre au *Masque et la plume*, il est, entre 2006 et 2010, *l'Esprit critique* de la matinale. Depuis septembre 2010, il propose chaque samedi à 19h20 de découvrir l'atelier d'un artiste ou d'un écrivain sous la forme d'un reportage radiophonique de trente-cinq minutes.

Vincent Josse a aussi publié le livre-CD *Hervé Guibert, l'écrivain photographe* (Naïve / France Inter), récompensé par le grand prix de l'académie Charles Cros 2009, dans la catégorie Mémoire et création, ainsi que la version sonore de *Matin brun* de Franck Pavloff (Éditions Radio France). On peut retrouver son regard toujours curieux de la création d'aujourd'hui sur son blog : <http://sites.radiofrance.fr/franceinter/blog/b/>

Vincent Josse  
mercredi 25 juin 2008

Photo Stéphane Lavoué

Pourquoi avoir fait le choix d'être journaliste de radio ?

J'ai voulu être journaliste vers huit ou neuf ans, en éprouvant le désir d'interviewer des gens. J'ignore d'où venait cette vocation parce qu'il n'y avait pas de journalistes dans ma famille. Je me souviens que je prenais un magnétophone pour aller vers les autres en leur disant que j'étais Jean-François Kahn, alors très présent dans les médias. Je lui ai d'ailleurs raconté cette anecdote quand je l'ai croisé il y a un an et elle ne lui a fait aucun effet !

J'ai suivi des études de Lettres puis une maîtrise d'histoire avec un sujet très journalistique qui portait sur les engagements publics et l'itinéraire politique d'Yves Montand. Ça m'a permis de rencontrer beaucoup de personnalités (Régis Debray, Anne Sinclair...) et d'être reçu par Montand plusieurs fois, en 1987 et 1988. À vingt ans, c'était passionnant. J'ai préparé des écoles de journalisme et j'ai réussi le concours de l'IUT de Bordeaux. J'ai connu mes premières expériences professionnelles à *France soir* et à *La voix du Nord* en pensant me destiner à la presse écrite et j'ai fait un stage à la radio.

En décembre 1989, en pleine révolution roumaine, j'ai appris à travailler, à réagir, à écrire, à enregistrer, à écouter, à faire témoigner durant trois semaines, piloté par un chef des reportages attentif et bienveillant, Alain Le Gouguec. Je me souviens que le 31 décembre, je devais faire un reportage sur les vœux des personnalités qui m'a amené à interviewer Arletty, au téléphone. Généreuse, elle me dit qu'elle n'écrivait pas de cartes de vœux, mais parlait tous les jours aux gens dans la rue en leur souhaitant de bonnes choses. Pour elle, les vœux étaient quotidiens. Et elle se mit à rire de son rire inimitable. Hélas, j'ai été incapable de faire fonctionner la cabine d'enregistrement et j'ai rappelé la comédienne en la priant de m'excuser. Elle s'est emportée : *Je suis une vieille dame aveugle, vous ne vous rendez pas compte !* Mais quand je lui ai appris ma position d'absolu débutant, elle a répondu : *Vous êtes stagiaire ? Allez, c'est bon, on recommence.* Ivan Levaï a apprécié le sujet – il aimait Arletty – et j'ai pu faire un stage d'été. Je suis revenu en juillet 1990 sans jamais repartir. Le Gouguec m'avait prévenu : *Méfie-toi, la radio, c'est un virus !* Il avait trouvé le mot juste. La radio est un virus qui rentre dans la peau et développe la dépendance à ce média. J'ai une sorte de naïveté extrême de penser que la radio est authentique et qu'il est difficile de mentir au micro. C'est cette authenticité que je recherche en interview. J'utilise un *edrol*, un tout petit magnétophone qui ressemble à un rasoir et oblige à se situer très près des gens. L'interviewé oublie très vite le micro et une véritable conversation s'instaure. Je cherche à trouver une intimité avec une personne qui m'intéresse. Et puis la radio permet de faire naître des ambiances, de susciter des images chez l'auditeur. Interroger des gens devant un micro est une des choses les plus passionnantes que j'ai pu faire de ma vie pour l'instant.

**J'ai une sorte de naïveté extrême de penser que la radio est authentique et qu'il est difficile de mentir au micro.**

Après avoir tenu une chronique culturelle tous les matins sur France Inter, vous avez animé durant quatre ans *Esprit critique*, un journal culturel quotidien qui s'intégrait dans la tranche d'information du *Sept dix*. Pourquoi avoir abandonné cette émission en juin 2010 pour créer *L'atelier* que vous proposez chaque samedi depuis septembre ?

Philippe Val et Jean-Luc Hees ont voulu revenir à des programmes d'une heure (*Esprit critique* durait dix-sept minutes) et replacer à cette heure-là Pascale Clark. C'est donc un choix éditorial qu'ils assument et dont je ne suis pas responsable. J'ai pu cependant proposer une émission qu'ils ont retenue sous forme hebdomadaire et que je fais avec plaisir, *L'atelier*, trente-cinq minutes chez un artiste ou un écrivain en création, ce qui change de la promotion d'une personnalité en studio, avec un discours rodé. Par chance, le rendez-vous s'est vite imposé puisque le sondage de novembre annonce une augmentation de deux cent cinquante mille auditeurs, ce qui fait très plaisir à la petite équipe de *L'atelier* (Yann Chouquet, Karen Déhais et moi-même).

Au-delà des péripéties liées aux grilles de programmes, vous semblez creuser un sillon d'émission en émission en cherchant une forme qui permette à l'auditeur d'être toujours plus proche du processus de création. Est-ce une démarche délibérée ?

Je crois qu'on invente rarement à la radio : on répète, au mieux. Je suis néanmoins frappé par l'évolution actuelle de la radio qui a tendance à privilégier le bavardage en studio. On réunit des gens autour d'une table pour les faire parler. Il me semble que le son n'est plus primordial, je le regrette. On est en train de laisser de côté le reportage en ne laissant plus entrer le monde extérieur dans les studios et dans l'oreille des auditeurs. La radio, c'est d'abord le son. Dans le domaine de la culture, la pression des interviews promotionnelles est très forte. J'essaie de proposer d'autres formes, d'approcher de toujours plus près ce qu'on appelle *le grand mystère de la création*. Qu'est-ce qu'un artiste ? Comment un projet naît-il dans sa tête ? Quelles sont les étapes de la création ? Comment associer l'auditeur à ce moment-là ?

Dans *Esprit critique*, je confiais parfois un magnétophone à des artistes comme Dominique A ou Isabelle Carré qui pouvaient enregistrer leurs impressions au fil de la création, diffusées sous forme de feuilleton. Il y a eu aussi l'invention de la *Bibliothèque*. Chaque vendredi, je proposais la rencontre d'un artiste ou d'un écrivain devant sa bibliothèque. Je me rendais chez lui et l'invitais à parler de ses livres. J'étais seul, sans une équipe lourde qui amène l'artiste à jouer un rôle, et pouvais ainsi me livrer à un exercice très intimiste. C'est évidemment se raconter, se dévoiler que d'évoquer sa bibliothèque. *L'atelier* fait partie de la même famille. J'essaie de proposer un documentaire sonore de trente-cinq minutes qui permette de donner envie de découvrir ou de mieux connaître un artiste. Je passe le plus de temps possible seul avec lui,

l'accompagnant dans son atelier, dans la rue, dans les lieux où il travaille de manière à obtenir des propos authentiques. La masse sonore que je recueille est ensuite mise en forme par une monteuse (Karen Déhais) puis cette matière est travaillée par un réalisateur (Yann Chouquet) qui introduit des musiques, des ambiances, pour obtenir un ensemble rythmé et cohérent. Je suis très heureux aujourd'hui d'être redevenu reporter, de retrouver l'essence du métier : se lever de sa chaise, quitter son ordinateur et aller vers les autres, vers la vie. Même si je travaille dans le domaine de la culture qui n'est pas celui de la société, de la politique, j'adopte une démarche journalistique.

Comment pratiquer des interviews intimistes sans exclure l'auditeur ?

Je veille à ne jamais oublier l'auditeur. C'est une règle fondamentale. Il est en permanence sur mon épaule, il m'accompagne. J'aime le fait de tout pouvoir découvrir et faire découvrir. Je suis très curieux. Je cherche à ne m'interdire aucun domaine : ni la danse, ni la photo, ni la BD ne sont a priori radiophoniques. Mais bien sûr qu'elles le sont ! Je ne pense pas que ce soit un choix réfléchi : je suis comme cela, c'est ma façon d'être dans la vie qui se retrouve dans mon travail. J'aime apprendre, je ressens sans cesse le besoin de me nourrir de culture. Pour grandir. J'essaie de faire partager cet enthousiasme en pensant à l'auditeur spécialiste comme à celui qui ignore tout de l'artiste que je rencontre. Nous devons, l'auditeur et moi-même, découvrir quelque un ensemble. La découverte passe par mon tamis, ma personnalité mais je ne suis là que comme un médiateur. Je n'aime pas les intervieweurs qui minaudent. Si l'auditeur garde quelques images et l'envie d'en savoir plus, il me semble que j'ai joué mon rôle et c'est parfait. C'est un métier qui devrait rendre modeste. Les journalistes qui ont la grosse tête me font hurler de rire. Il y a toujours une approximation dans le fait de poser des questions : on tente des choses, on essaie, mais ce n'est jamais parfait. Plus je vieillis, plus je trouve ce métier difficile. L'interview n'est qu'une tentative d'approche, la connaissance est hasardeuse. Un micro, comme un appareil photo, est un alibi pour rencontrer quelqu'un, une sorte de lien protecteur qui permet d'aller partout. Par exemple, dans un café près de chez moi, il y a une très vieille dame avec un petit chien, qui vient tous les jours. Elle me fascine, c'est un personnage de théâtre, entre la folle de Chaillot et Jeanne Moreau dans la *Célestine* ! Elle a peut-être été très belle. Je veux aller vers elle pour lui dire que j'ai très envie de la connaître et commencer un travail radiophonique et photographique. L'appareil photo et le micro seront les moyens de provoquer cette rencontre. Même si je suis fondamentalement timide.

On vous reproche parfois de donner la parole à des artistes reconnus, relevant d'une certaine conception de la culture *Télérama-France Inter*, un peu parisianiste. Selon quels critères choisissez-vous vos invités ?

Le reproche ne me semble pas toujours infondé. Paris parle trop de Paris. Je cherche à faire partager à l'auditeur des rencontres qui me passionnent sans a priori : je me moque qu'on m'ait reproché de recevoir Julien Doré puisque je trouvais que son disque était intéressant. Reste que je dois respecter l'auditeur en lui proposant des artistes connus et inconnus. Des émissions avec Jean-Louis Trintignant ou Zabou me permettent ensuite de faire découvrir la tagueuse Miss-Tic, une photographe comme Jane-Evelyn Atwood ou le grand saxophoniste Jean-Louis Chautemps. La notion de notoriété est d'ailleurs fort relative : Miquel Barcelo, à qui j'ai consacré une émission, est le plus gros vendeur du monde en art contemporain et neuf auditeurs sur dix m'ont dit l'avoir découvert au cours de l'émission. Il s'agit d'un équilibre à trouver. Une émission est un laboratoire dans lequel on tente des expériences : ce n'est pas le temple du bon goût. On se plante forcément mais il y a parfois des belles choses : Jérôme Garcin qui explique pourquoi il a tant souffert en écrivant *Olivier*, un récit sur son frère jumeau mort accidentellement à l'âge de six ans, sous ses yeux, François-Marie Banier faisant découvrir son travail de photographe...

**Une émission est un laboratoire dans lequel on tente des expériences : ce n'est pas le temple du bon goût.**

Vos émissions ont des incidences sur les ventes de livres, les entrées d'un film ou d'un spectacle. Comment vous préservez-vous des pressions commerciales ?

Je suis un ours ! Je ne déjeune pas avec les attachés de presse, ne me rends jamais dans un cocktail, à une remise de prix. Je ne participe à aucun jury et ne fais pas de *ménages*, ces colloques que l'on anime en gagnant de l'argent. Mais chacun vit son métier comme il le veut, je ne m'érige pas en modèle, je vis les choses comme ça, c'est tout. Je suis un peu sauvage mais il m'est difficile de nouer des relations de proximité avec les artistes si je veux pouvoir porter un regard critique sur leur travail tout en gardant la possibilité de les interviewer. C'est une situation ambiguë. Dans les années 50-60, chaque journal avait son critique qui ne faisait aucune interview. Les comédiens et metteurs en scène, après une première, restaient debout pour lire dès cinq heures du matin dans la première édition du *Figaro* ce qu'avait écrit Jean-Jacques Gautier par exemple. Maintenant, les critiques font également les interviews. Je suis dans ce cas puisque je suis reporter dans *L'atelier* et critique de théâtre au *Masque et la plume*. C'est une position difficile à gérer, un peu malsaine, presque schizophrénique. Je sollicite des artistes pour obtenir des choses intimes et vais parfois critiquer ensuite leur travail au *Masque*. J'ai un problème avec cette schizophrénie, mais l'équilibre se trouve finalement de manière très saine. D'ailleurs, le journalisme est pour moi un métier et la culture une passion, mais ma vie, mes amours ou mes amis sont ailleurs. J'ai bien sûr quelques affections avec des artistes mais pas d'intimité extrême et donc pas de connivence au sens copinage du terme. Je pense même être parfois injuste avec des artistes que je connais bien

**Il y a l'obligation de chercher à élever les esprits, les ouvrir, sans prétention mais avec ambition. Il s'agit de tendre vers une exigence sans qu'elle soit ennuyeuse, comme on s'élève en lisant.**

en me disant qu'il ne faut pas que j'évoque leur travail parce que je les connais trop. On peut aussi être critique dans la manière de poser une question. Même si le je est à proscrire en radio, Ivan Levaï m'a appris qu'il est quand même possible de dire je en s'appropriant les choses et en faisant sentir ce qu'on a éprouvé. J'aurais voulu que les gens avec lesquels je travaillais dans *Esprit critique* s'engagent davantage dans leurs chroniques mais je me suis rendu compte qu'ils se mouillaient rarement. J'essaie de le faire dans le *Masque et la plume* même si j'ai bien conscience que j'y joue aussi un personnage. Nous ne sommes pas aimés dans le milieu du théâtre car nous sommes accusés de faire du tort aux spectacles en critiquant parfois les acteurs et les metteurs en scène. Il n'est pas toujours facile d'assumer

le fait de faire souffrir mais je joue le rôle de critique quand on me demande de le jouer et le fais à fond. Cela suscite parfois une hostilité très violente: Pierre Arditi me déteste, Daniel Mesguich ou Jean-Michel Ribes ont tenu des propos violents à mon égard, en réaction... Je me sens dans l'obligation d'être honnête par rapport à ce que je ressens. Je connais des confrères qui ont dormi pendant toute la pièce et qui expriment publiquement un jugement en se réveillant, d'autres qui font une critique différente de ce qu'ils ont exprimé à la sortie d'un spectacle ! Je ne donne pas de leçons de morale, mais je tente de rester fidèle à mon opinion même si j'ai bien conscience qu'elle est très relative car les spectacles changent au fil des représentations et évoluent aussi dans ma tête.

Quel regard portez-vous sur le théâtre aujourd'hui ?

Je n'ai qu'une vision partielle du théâtre. *Le masque et la plume* étant enregistré, nous devons critiquer des pièces qui seront encore jouées quand l'émission est diffusée: cela nous contraint à privilégier les grosses productions du théâtre public ou privé qui multiplient les représentations. Par ailleurs, je connais mal ce qui se passe en province car j'ai longtemps été en studio à Paris le matin et n'ai donc pu me déplacer pour voir un spectacle le soir. Cela dit, beaucoup de créations en province viennent à Paris et je les découvre à ce moment-là. Mais je ne rate pas une édition du *Festival d'Avignon*, ce qui me permet de découvrir en juillet de nouvelles formes. Il m'arrive de trouver le théâtre moins novateur que d'autres domaines artistiques (cinéma, musique, littérature, BD...), même si le plaisir de s'asseoir dans une salle est intact. Parfois même,

je m'ennuie au théâtre, et là j'enrage. Pourquoi ? Mais ce triste constat n'est pas un aveu de désintérêt ou de désamour, au contraire. J'étais à Vanves il y a quelques jours et j'y ai découvert le travail réaliste mais aussi poétique de deux jeunes comédiens de la compagnie *Pôle Nord*. Ils sortent du Conservatoire et proposent *Sandrine* et *Le chacal*. Deux spectacles que les frères Dardenne ne renieraient pas. Quel bonheur de découvrir !

Comment expliquez-vous votre attachement au service public que vous n'avez jamais quitté ?

Il faut se méfier du discours sur le service public: certaines personnalités qui ne juraient que par lui n'ont pas hésité à passer au privé, mon camarade Nicolas Demorand en tête ! J'ai conscience d'appartenir au service public mais il ne faut pas être prétentieux là-dessus car il y a aussi de très bonnes choses sur d'autres radios (Dominique Souchier sur *Europe 1* le week-end est un modèle). Mon attachement au service public vient peut-être du fait que je suis fils de fonctionnaire. Mon père était ouvrier et il est entré aux impôts où il a fait toute sa carrière jusqu'à devenir directeur des services fiscaux: il m'a transmis une certaine conception de la valeur du travail. Le service public offre une grande et précieuse liberté: je peux programmer qui je veux dans *L'atelier* alors que je pense qu'une radio privée me demanderait des gens connus, de suivre des partenariats. Bref, nous n'avons pas un strict cahier des charges, hormis celui que l'on s'impose, le célèbre *cultiver, informer, distraire*. Ensuite, il y a l'obligation de chercher à élever les esprits, les ouvrir, sans prétention mais avec ambition. Il s'agit de tendre vers une exigence sans qu'elle soit ennuyeuse, comme on s'élève en lisant. À Avignon, on trouve sur la façade du cinéma *Utopia République*, une citation que je lis et relis chaque année. Des mots utopistes, sans doute, signés André Malraux: *Je ne peux pas infliger la joie d'aimer l'art à tout le monde. Je peux seulement essayer de l'offrir, la mettre à disposition pour que, à ceux qui la demanderont, elle soit donnée*. Ces mots définissent ce que j'essaie modestement de faire. Ce que j'aime particulièrement dans cette citation est *je peux seulement essayer de*. C'est cela mon métier: essayer de mettre en relation un artiste avec un auditeur. Je suis ravi quand on me dit que j'ai fait découvrir quelque chose. Je ne suis pas frustré de ne pas être celui qui fait. J'admire beaucoup d'artistes mais être le journaliste, et donc le médiateur, me comble.

Les Cahiers du Channel ont donné la parole à:

- |                      |                            |                          |                      |                     |
|----------------------|----------------------------|--------------------------|----------------------|---------------------|
| 1 François Guiguet   | 10 Jean-Claude Gallotta    | 20 Arnaud Clappier       | 28 Liliana Motta     | 37 Fabrice Lextrait |
| 2 Loredana Lanciano  | 11 François Delarozzière   | et Guillaume Poulet      | 29 Amandine Ledke    | 38 Jérôme Bouvet    |
| 3 Pippo Delbono      | 12 Pascal Comelade         | 21 Jules Étienne (Julot) | 30 Sébastien Barrier | et Yann Servoz      |
| 4 Leïla Shahid       | 13 Anne Conti              | 22 Paola Berselli        | 31 Francisco Jorge   | 39 Reine Prat       |
| 5 Gilles Taveau      | 14 KomplexKapharnaüm       | et Stefano Pasquini      | 32 Loïc Julienne     | 40 Jan Rok Achard   |
| 6 Johann Le Guillerm | 15 Jacky Hénin             | 23 Laurent Cordonnier    | et Patrick Bouchain  | 41 Claire Dancoisne |
| 7 Denis Declerck     | 16 Francesca Lattuada      | 24 Léa Dant              | 33 Francis Peduzzi   | 42 Christophe       |
| 8 Alexandre Haslé    | 17 Bernard Stiegler        | 25 Sébastien Réhault     | 34 Daniel Conrod     |                     |
| 9 Hugues Falaize     | 18 Michel Vanden Eeckhoudt | 26 Peter De Bie          | 35 Ariane Ascaride   |                     |
|                      | 19 Jean-Luc Courcoult      | 27 Guy Alloucherie       | 36 Jean Kerbrat      |                     |